Entreletras, N° 10, Julio- diciembre de 2021. pp. 16-21

Entrevue avec Marie-Célie Agnant

“J’essaie de contribuer à libérer une parole prisonnière”

Foto: Enrique Hernández D’ Jesus

Poète, nouvelliste, romancière, Marie-Célie Agnant quitte Haïti pour le Canada en 1970. Traductrice et interprète, elle détient un diplôme en enseignement du français et a enseigné plusieurs années tout en travaillant comme assistante de recherche. C'est ainsi que son premier roman, La dot de Sara, publié en 1995, sera « construit à partir de récits de vie de grands-mères d'origine haïtienne, transmis en créole dans le cadre d'une recherche en sociologie .

Écrivaine présente et attentive au monde qui l'entoure, son écriture porte à la fois le sceau de la poésie et de la violence issue des sociétés postcoloniales qui naviguent entre misère criante et opulence indécente. Ses textes, dont certains ont été traduits en plusieurs langues, trouvent leur ancrage dans la réalité sociale contemporaine ; elle aborde les thèmes tels l'exclusion, la solitude, le racisme, l'exil. La condition des femmes, le rapport au passé et à la mémoire font aussi partie de son champ d'exploration.

Elle publie aussi des ouvrages destinés aux jeunes, s'intéresse au théâtre et a travaillé avec le Bread & Puppet Theater (dans le Vermont).

Conteuse, Marie-Célie Agnant participe aux festivals de contes tenus au Québec et ailleurs, et anime régulièrement des séances et ateliers de contes pour petits et grands. Elle conte en français, en anglais en créole et en espagnol.

Membre de l'Union des écrivains et écrivaines du Québec, elle est inscrite au répertoire des artistes et écrivains à l'école.

Au cœur de son œuvre, la résonance de l'histoire particulière d'Haïti, sa culture et surtout sa souffrance drue et indicible bourdonnent. D'un livre à l'autre, inlassablement, l'auteure arpente l'impossible distance d'avec la mémoire – celles de ses ancêtres, mémoires inventées, pour la plupart, mais combien familières à tous ceux qui habitent la souffrance d'où qu'ils soient.

Marie-Célie Agnant construit une œuvre qui parle de l'humain – principalement des femmes – accablé par la vie et l'incapacité d'oublier. C'est que le poids de cette mémoire surchargée ne laisse jamais indemne. Néanmoins, au-delà de cet héritage lourd à porter, les femmes, sous la plume d'Agnant, en quête d'elles-mêmes, tentent de se reconstruire, ou pas, dans un monde décomposé, parfois putréfié, qui laisse peu de place à l'humain. De diverses façons, certaines d'entre elles sont enlisées dans leur cimetière intérieur, d'autres cherchent une neutralité tout aussi aliénante, tandis que certaines refusent le renoncement à soi et se battent pour leur soi, « debout dans la lumière, à affronter les coutelas » (Femmes au temps des carnassiers). Celles-ci veulent « vivre dans la dignité, vivre en femmes debout ».

Outre le travail sur la mémoire, les mots dans le silence et le silence dans les mots sont explorés. Sur des modes différents, les voix narratives tentent de faire le pont entre leur généalogie personnelle, un certain passé collectif et un présent, souvent solitaire. À la fois, conscientes du passé et tournées vers l'avenir, elles déroulent le fil de la parole et le tendent à la génération qui les suit pour que celle-ci puisse se former une identité en mouvement, certes tributaire de l'héritage, mais aussi se forgeant à même l'inouï, à tout le moins dans une autonomie certaine.

Ce passage du savoir et ce testament de la parole traversent l'œuvre d'Agnant, et souvent, s'ouvrent, malgré tout, sur une célébration de la vie, de l'affection, de l'amitié et de l'amour, ne serait-ce qu'un instant comme un baume sur la déchirure.

De nombreuses questions sous-tendent l'œuvre. Comment se faire à la fois passeuse de la mémoire fondatrice et de la vie ? Raccommoder la mémoire et naître à nouveau ? Comment transmettre non seulement la mémoire historique, mais aussi une mémoire sensuelle faisant appel aux odeurs, aux couleurs et aux bruits ? Comment jongler avec le déracinement et l'enracinement ? Donner à voir le mal qui nous plonge ou nous a plongés dans la souffrance, sans s'incarcérer dans le rôle de victime?

Si les livres d'Agnant s'emploient souvent à dénoncer le mal, ils font toujours signe à la vie et nous permettent d'habiter notre monde insensé.

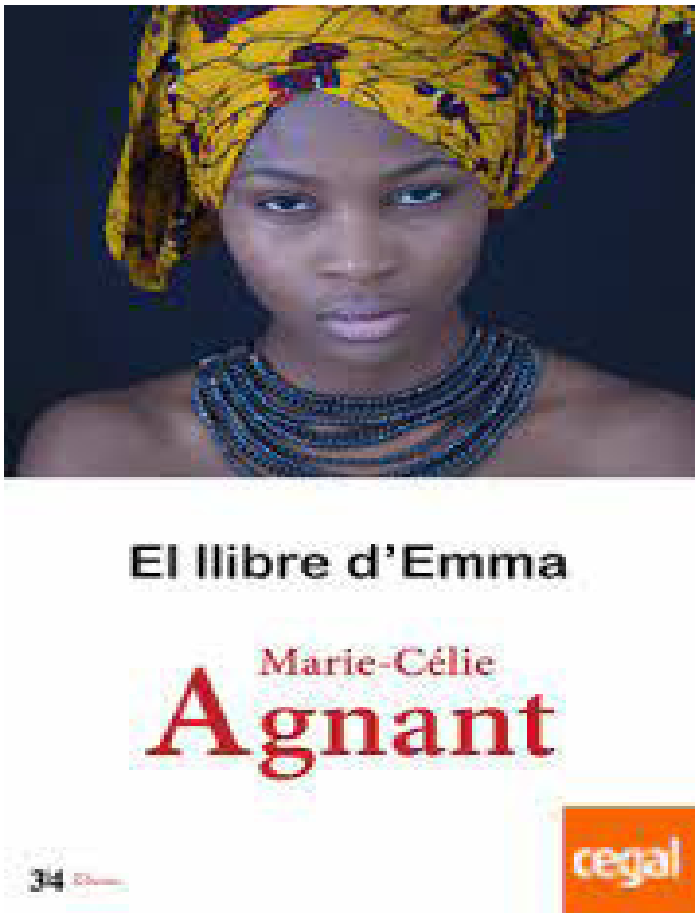
Entre éros et thanatos, Marie-Célie Agnant se pose tout au long de ses différents textes, des questions essentielles sur le comment vivre comme sur le vivre ensemble et les raconte. Tout en déplorant l'absence de mots justes pour dire ce qui arrive à l'un et l'une à cause de l'autre, pour ajouter à l'Histoire des pans d'histoires personnelles, Agnant trouve néanmoins les mots pour dire l'indicible, du moins une partie, et nous les donne à lire.

– Lucie Lequin. Île en île.
http://ile-en-ile.org

Dialogue avec Celso Medina

Celso Medina- Bien qu'elle ait passé plus de la moitié de sa vie au Québec, (Canada), sa littérature est essentiellement haïtienne. Dans ses romans, surtout, un drame s'incarne dans lequel défile une nation traumatisée par la violence d'une économie de plantation, basée sur l'esclavage, et une dictature cruelle, celle de François Duvalier. Il y a même ceux qui parlent d'une «république ratée», à laquelle l'Europe n'a pas su pardonner d'avoir été le premier territoire latino-américain à se libérer de l'impérialisme. Comment ce pays s'est-il forgé dans votre littérature?

Marie-Célie Agnant- Haïti s'est imposé comme matière première à mon travail, du jour où j'ai compris les rapports de force qui constituent les bases de nos sociétés. Je fais référence à une période qui remonte aux premières années de mon arrivée au Québec, alors que j'identifiais les vraies raisons de l'exil, et tous les mécanismes qui ont conduit à l'asphyxie du pays que je venais de quitter. J'ai compris, dès lors, qu'Haïti n'était pas, comme certains le répètent souvent et avec délectation, une « république ratée » mais un pays qui a été sciemment démoli, une démolition enclenchée avec le paiement sous la contrainte, jusqu'au



milieu du XXe siècle, d'une somme colossale - l'équivalent de 28 milliards d'euros - versée aux anciens bourreaux pour les dédommager des pertes qu'ils estimaient avoir subies lorsqu'ils durent quitter l'île après leur défaite.

Les années suivant mon arrivée au Québec, j'ai été proche d'exilés chiliens et argentins qui arrivaient avec, dans leurs bagages, une tradition de lutte, et, bien entendu, de compatriotes haïtiens politisés. Très active également tout au cours des années 80, dans les groupes de solidarité avec les réfugiés de l'Amérique Centrale, en proie, à ce moment-là, aux politiques de la terre brûlée. C'est l'époque aussi des luttes menées par les sandinistes au Nicaragua, bras de fer qui tient toute l'Amérique latine en haleine, sans oublier les soubresauts de la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, qui semblent alors rythmer l'existence de toutes celles et ceux qui se disent qu'un autre monde est possible. De là sans doute, de ces rencontres avec l'Autre, lui aussi en butte à l'oppression, est venu, pour moi, non pas le désir, comme on le pense souvent, d'accéder à ce monde de la littérature, mais plutôt le besoin irrépressible d'écrire pour dire, non pas une histoire particulière à Haïti, mais qui va, selon moi, bien au-delà de ce territoire. Née dans un pays bâillonné, un pays qui a été l'un des plus maltraités par les politiques coloniales et néocoloniales, je sentais en moi le besoin de contribuer à faire entendre sa voix au-delà des cercles restreints. Les thèmes que l'on retrouve dans mes ouvrages, étaient dès lors présents en moi. Écrire sur ce pays auquel les grandes nations prédatrices n'ont jamais « pardonné » son geste de rébellion constitue, entre autres, une manière de mettre en lumière ce que vivent aujourd'hui des territoires tel Cuba, tenu à bout de souffle par l'impérialisme depuis 60 ans, de mettre aussi le doigt sur la déstabilisation orchestrée d'un pays comme le Venezuela, qui lutte et aspire à demeurer debout.

C. M- **Votre œuvre littéraire est peuplée de femmes. Des personnages comme Emma (*Livre d'Emma*), Mika (*Femmes au temps des carnassiers*) et Mariana (*La dot de Sara*) montrent que la "profession" de femme est une tâche existentielle difficile. La femme antillaise, (comprend-t-on), n'est pas uniquement victime de racisme, il faut aussi prendre en compte tout un ensemble d'atavismes sexuels. Mais vous parvenez à façonner un monde beaucoup plus complexe, qui ne simplifie pas l'image féminine, mais propose différentes manières d'assumer la vie: combative, résignée, suicidaire, et certaines cruelles, comme Rosa Bosquet (En *Un alligator nommé Rosa)*. Est-ce plus difficile d'être une femme aux Antilles que dans la région où vous vivez actuellement?**

MCA- Sans nier les acquis, les avancées, et les changements dans les mentalités, les femmes continuent, même dans les sociétés dites occidentales, à mener les mêmes combats que jadis, pour la sauvegarde de leurs droits fondamentaux: parité, lutte contre les inégalités du point de vue social, politique et économique. Il s'agit de combats incessants. Si on se réfère plus particulièrement à Haïti, je dirais que le sort des femmes, aujourd'hui, est identique à celui de toutes les femmes qui évoluent dans les territoires en lutte contre les politiques néolibérales. La féminisation à outrance de la pauvreté, y est une constante. Les crises politiques interminables, les guerres de basse intensité, et agressions de toutes sortes, plus brutales et meurtrières affectent de façon permanente la vie des femmes dans tant de régions du monde où, bien entendu, elles sont sous-représentées ou totalement absentes dans les instances de prises de décisions. Vous avez tout à fait raison, quel que soit le lieu, être femme est un métier absolument difficile.

Q- Pensez-vous toujours que vous écrivez pour effacer le silence des femmes?

MCA. Je ne parlerai pas du silence des femmes, mais de celui d'une catégorie de femmes. Je pense à celles qui me ressemblent, qui ont toujours été bâillonnées et continuent de l'être, celles qui osent briser le silence et qu'on essaie de faire taire, celles que l'on rend invisibles. À ce sujet, j'aimerais préciser que le chemin de l'écriture,

pour moi, n'a jamais été lisse. J'ai dû apprendre, à me colleter à différentes formes de violences issues, là-bas, de certains secteurs, allergiques, à tout travail qui aspire à mettre en lumière le féminsime et le sort des femmes, mais surtout à l'aspect mémoriel de nombre de mes textes, qui rappellent les crimes et la terreur duvaliériste. Mais je dérange également ici, par un discours jugé trop revendicateur, pas assez complaisant, et de ce fait, menaçant. C'est qu'il existe une tradition qui ne faiblit pas, celle de condamner les femmes au silence, tradition dont les mécanismes sont étudiés avec soin par l'écrivaine étasunienne Johanna Russ, dans l'essai *How to suppress women's writing*. Publié en 1983, cet ouvrage, hélas, est toujours d'actualité. Ainsi que vous le dites, par le bais de mon travail, j'espère contribuer à effacer, le silence de celles que l'on contraint à s'effacer, celles qui, habitées de force par le syndrôme de l'imposteur, se taisent. Je m'élève ainsi dans le roman (*Femmes au temps des carnassiers*) contre le silence meurtrier dans lequel la journaliste Yvonne Hakim Rimpel a été enfermée, après avoir subi la barbarie du régime duvalièriste. Et je me rends compte, que, dès mon premier livre, mon premier recueil de poésie, sans être consciente que j'allais, de manière assidue, emprunter le chemin de l'écriture, je disais vouloir "écrire sur tous les silences complices."(*Balafres)*. C'est dans cette perspective, que je dis m'inspirer d'écrivaines qui ont su tracer le chemin; elles sont nombreuses, mais je retiens la sud-africaine Nadine Gordimer, l'espagnole Dulce Chacon, l'haitienne Marie Vieux.

CM- La violence est un autre thème que l'on retrouve dans vos textes, dans vos deux derniers romans, particulièrement, (*Un Alligator nommé Rosa* et *Femmes au temps des carnassiers*) et les nouvelles telles "*La maison face á la mer*", "*Un regard assassin*", qui relatent les atrocités de la dictature de François Duvalier. On perçoit l'accentuation des cruautés qui avaient déjà cours à l'époque de l'implantation de l'esclavage noir aux Antilles. Vos personnages soulignent un fait: il faut avoir beaucoup de courage pour vivre. Vos textes se révèlent donc historiques et ethnographiques. Comment se déroule ce processus dans lequel l'histoire s'intègre au témoignage personnel?

MCA- Intimement liée à l'histoire et à la mémoire, ce mariage est une constante chez un nombre important d'écrivaines et d'écrivains, toutes époques confondues. Il s'est tout naturellement imposé à moi, soit à cause de mes modèles, d'abord les grands maîtres de la littérature engagée en Haïti : Jacques Roumain, Marie Vieux, auteure *d'Amour, Colère et Folie*, un texte majeur pour qui veut comprendre la violence duvaliériste, et aussi, Jacques Stephen Alexis. À cette liste, j'ajoute des auteurs de tous les horizons qui m'ont fascinée, et en quelque sorte, façonnée : Nadine Gordimer, Federico Garcia Lorca, Yachar Kemal, qui a écrit, selon moi avec la saga de *Memed*, ce roman de la révolte, les plus beaux textes sur la résistance des peuples opprimés.

CM- **Cette violence est thématisée dans le roman *Femmes au temps des carnassiers*, où vous établissez une comparaison avec les violences subies par les femmes en Espagne pendant la guerre civile, en 1936, notamment avec le passage historique de *Les treize roses* (quand treize femmes ont été mises à mort par la dictature de Franco). Cela signifie-t-il un désir de concevoir sur un mode plus universel ce "métier" dangereux d'être une femme dans le monde?**

MCA. Dans l'ouvrage cité, j'ai tenté d'illustrer le fait que ces violences indicibles, violences tant physiques que sociales et sexuelles, sont utilisées partout, non seulement dans le quotidien, mais dans le cas des régimes répressifs, et en temps de guerre, elles se transforment en instrument de maintien du pouvoir, doublement répressifs contre les populations féminines. C'est ainsi que le viol devient arme de guerre, de soumission et de destruction, utilisé particulièrement contre les femmes, sous tous les cieux, à toutes les époques. En dépit du creuset haitien, ma source première, de ce besoin de donner place à des fragments de la mémoire du pays, je conçois aussi l'écriture comme une passerelle, qui permet de rejoindre l'Autre. Ainsi, je ne suis pas portée vers une littérature couleur locale, qui se définirait uniquement à partir de certains paramètres propres au lieu ou à l'espace géographique d'où le texte tire son oirgine.

CM- Pourquoi les hommes parlent-ils si peu dans vos œuvres?

MCA. Les raisons sont multiples. La première, selon moi, est que je viens d'un monde où la parole a toujours été, et est encore considérée tel un bien ou un privilège qui n'appartiendrait et ne devrait appartenir qu'aux hommes. De ce fait, on entend plus souvent leurs voix, pour ne pas dire que celle-ci occupe tous les lieux de parole.

Dans le domaine littéraire, plus particulièrement, en dépit des efforts qu'ont toujours dû déployer les femmes pour négocier, et garder un espace sur l'échiquier, efforts qui laissent croire parfois que"les choses changent" véritablement, et qui portent certaines qui font dans la complaisance, à clamer que, face à leur table de travail, elles ne sont ni femme ni homme, mais simplement écrivaines, encore aujourd'hui, certaines femmes – je dis bien certaines - qui s'aventurent dans les espaces littéraires, quels qu'ils soient, n'échappent pas à la

"... je ne veux, et ne peux être indifférente à mes personnages, il m'arrive de vivre de manière très intense les tragédies auxquelles ils sont confrontés".

ségrégation, aux violences, rejets, dénigrements et micro-agressions. Le patriarcat, tout comme le racisme, a des racines tenaces et profondes. D'une génération à l'autre, on affronte un système doté de mécanismes féroces pour priver ces femmes de parole. J'ai en tête toute une série d'événements, épisodes de micro-agressions au cours desquels on a essayé de toute force, de me bâilloner, ici ou ailleurs. En choisissant de donner la parole plus souvent aux femmes, j'essaie de contribuer à libérer une parole prisonnière: la mienne, puis toutes celles que l'on s'obstine à vouloir réprimer, et qui se retrouvent dans mes mots. D'autre part, l'image de la femme véhiculée par certains écrivains, cette image de femme objet, a besoin d'être déconstruite, redressée, retravaillée, revue, revisitée. Pour y parvenir, il faut faire entendre les voix des femmes. Autrement dit, si l'écriture, qui n'exclut nullement l'imaginaire et un souci esthétique représente pour moi un art, il se veut aussi un combat. C'est un travail au cours duquel je suis à la fois femme, artiste, militante, profondément humaine, engagée pour la vie, dans la vie, et pour la justice.

CM- **Il est intéressant de voir comment la forme narrative chez vous se fond dans les thèmes. Par exemple, votre manière de parler de la folie d'Emma, de l'angoisse de Mika dans cette attente des griffes des tontons macoutes, ou de la douleur de la Mamusia (mère de cet immigrant polonais assassiné à l'aéroport de Vancouver, Canada); puis cette poursuite d'une femme dans le métro New-Yorkais par un homme qui a tenté de la violer en Haiti («Un regard assassin»), etc. Violence et tragédie s'incarnent dans un langage qui rend ces histoires plausibles. Ce langage est-il issu d'un travail formel soigné ou encore le produit d'une assimilation plus empathique avec la tragédie qu'il raconte?**

MCA- Ces deux aspects constituent les clés pour aborder mes textes. En écrivant cette histoire tragique, survenue à l'aéroport de Vancouver, j'avais l'impression d'être submergée, enfouie dans la douleur vécue par la mère de cet immigrant polonais assassiné le jour de son arrivée au pays. En un mot, je ne veux, et ne peux être indifférente à mes personnages, il m'arrive de vivre de manière très intense les tragédies auxquelles ils sont

confrontés. Cela ne constitue pourtant ni un choix, ni une technique, plutôt un des points forts, si on peut dire, de mon écriture. Quant au 2e aspect que vous soulevez, j'ai su rapidement prendre goût à ce que je nomme le travail sur la langue, je l'associe à un patient tissage, au polissage d'une pièce de bois qui, sous les doigts de l'artiste prend peu à peu la forme d'une oeuvre d'art. C'est ainsi que l'oreille joue un rôle très important, puisqu'il est essentiel pour moi d'écouter la voix du texte, de le sentir vibrer en moi. Il me faut trouver et écouter le rythme des mots, leurs pulsations, leur musique. Cette démarche s'effectue à voix haute, elle requiert beaucoup de temps, de patience et de passion. À force d'écrire, de réécrire, le texte vient à ma rencontre comme dans une longue danse, comme si j'écrivais sur le rythme du *Cinco de la tarde* de Garcia Lorca, le *Songoro cosongo* de Guillen, ou encore *Bois d'Ébène* de Roumain. C'est au cours de cet exercice musical passionnant et enchanteur, que s'effectuent le choix et le mariage des mots, mais cela réclame autant de temps et d'énergie que l'arrivée du texte brut sur la page.

CM- Milan Kundera dit dans son roman *L'ignorance*, qu'il est difficile d'avoir plus d'un patrie, car on n'a qu'une seule vie. Vous, dans votre recueil *Nouvelles d'ici, d'ailleurs et de lá-bas*, semblez pointer vers une patrie plus universelle, un peu de ce qu'Edgar Morin appelle «Terre-Patrie». Nous ne sommes pas sûrs où se trouvent les «ici», les «ailleurs» et le «lá-bas», les angoisses universelles se répètent dans vos textes avec une grande similitude dans les espaces européens, palestiniens, syriens, juifs et antillais. Certains critiques situent déjà votre travail dans le champ des transnationalismes. Partagez-vous cette visión des critiques?

MCA.- Je me suis toujours gardée de trop intellectualiser ou de théoriser mon travail, préférant laisser cet aspect aux critiques. Je sais cependant que lorsque j'entreprends un projet d'écriture, j'y arrive avec tous mes bagages, et celui qui selon moi, pèse le plus lourd, est celui de la négresse, fille d'esclaves, qui a vu le jour dans un pays fait d'hommes, et de femmes qui ont été les premiers Noirs à dire non aux chaînes, donnant ainsi un sens véritable au mot liberté, mais aussi à l'altérité. Nous sommes devenus, selon les mots de Jacques Roumain, un des plus grands poètes d'Haiti, des "colporteurs de révolte". Partant aussi de cet héritage, j'essaie d'établir dans mes textes, ce rapport à l'altérité et à la vie qu'il faut absolument défendre. Je dirais, pour simplifier, que mes textes réclament simplement le droit à la vie, et la vie, ne connaît pas de territoire. Par la force des choses, je me suis débarassée, pour survivre, de ce que l'on considère comme l'appartenance territoriale, ce carcan, qui, trop souvent, ouvre les digues pour accueillir tous les malaises identitaires et leurs dérives. Je revendique néanmoins tous les territoires, quels qu'ils soient, en premier lieu, ceux qui me rejettent. Ils ont beau persister dans la haine et le rejet, ils ne peuvent rejeter ni le sang, ni la sueur de mes ancêtres esclaves qui a servi à les construire. Ce sang, cette sueur, demeureront. Indélébiles, ils sont. Je revendique donc dans ces textes que vous citez, cet idéal d'humanité et de fraternité dont rêvaient les premiers nègres, et les premières négresses qui ont dit non à la servitude et à la destruction de l'humain. Dès mon premier recueil de poésie, *Balafres* (1994), a retenti en moi ce cri fondamental en faveur de la vie et de l'humain. Il se heurte bien quelquefois à l'indifférence et au cynisme, mais il m'est indispensable et là, reside l'essentiel. Ce cri refuse les frontières.

C.M- Le mot "Noir" a été stigmatisé, au point que certains préfèrent parler d'afro-descendants. Léopold Senghor et Aimé Césaire ont inventé le terme de «négritude» pour valoriser la condition du noir, au-delà de la vision plaintive, qui le voit comme un corps souffrant, et non comme un être profondément créatif, digne d'une perspective aussi pertinente comme celle de l'homme occidental. Partagez-vous cette vision de Senghor et Césaire?

MCA.- Si le mot "nègre" stigmatise, devrait-on éviter de l'utiliser? Ce serait alors mettre à l'écart tout un pan de l'histoire du monde. Le mot "nègre" utilisé comme insulte par certains doit être mis au ban, mais nous devons malgré tout être conscients du fait que certains discours ou soi-disant luttes, servent en réalité et ceci consciemment – à nous détourner des vrais enjeux, le système compte et a toujours su compter sur des alliés qui pour se faire bien voir, font le jeu du statu quo sexiste, raciste etc. Le combat ne se situe donc pas uniquement sur le plan de la rhétorique, ce n'est pas un combat symbolique mais un combat véritable qui devrait amener nos sociétés à redonner à toute l'humanité son sens profond en mettant de l'avant des politiques soutenues par une volonté réelle de mettre fin au racisme systémique. Mais il appartient à celles et ceux qui portent cette "couleur sur leur peau" de s'approprier l'expression et même de l'imposer aux racistes de ce monde afin de les confondre.